

L'aveu

Antoine affronta une dernière fois son visage dans la glace. Il ne pouvait plus faire machine arrière. Sa décision était prise. Il valait mieux pour lui avouer à son chef de service l'état catastrophique de sa situation financière pour espérer une augmentation de salaire plutôt que de se retrouver sous les ponts, seul, dépossédé de tout, à la merci des premiers frimas de l'hiver. Oh ! bien sûr ! Comme chaque samedi, il n'avait pas oublié d'acheter son billet de loto et ce rituel durait depuis dix ans mais il n'avait jamais gagné et l'état dans lequel il se trouvait aujourd'hui ne lui laissait que peu d'espoir de remporter la mise. Il avait joué par habitude, par désespoir aussi.

En allant trouver son chef de service, il savait qu'il lui faudrait sortir de sa réserve, étaler sa vie privée, rentrer dans les détails sordides de ses échecs successifs. Et cela lui coûtait car il devrait surmonter sa timidité malade, sa discrétion légendaire et surtout laisser de côté sa dignité. C'était pour lui ce qu'il y avait de pire : subir le regard accusateur ou amusé de son chef après avoir étalé au grand jour les pitoyables déboires de sa vie, son naufrage en quelque sorte. En plus, ce chef qu'il connaissait bien maintenant ne lui avait exprimé aucune sympathie, il était toujours resté distant, peu loquace et son visage n'inspirait aucune chaleur, n'invitait à aucune confiance. Mais Antoine n'avait pas le choix. S'il voulait survivre (car c'est bien de cela dont il s'agissait !), ce face à face était inéluctable. C'est pourquoi il avait pris rendez-vous ce jeudi à 14 heures.

Devant la glace, Antoine ajusta sa cravate, prit son sac sur lequel on lisait en toutes lettres le nom de la société d'assurances dans laquelle il travaillait et sortit. Quelques instants plus tard, il se trouvait devant la porte du bureau, attendant que sa montre affiche 14 heures pour frapper. Il inspira une dernière fois comme un nageur qui s'apprête à plonger, bloqua sa respiration et toqua. Une voix lui signifia d'entrer. Il aperçut alors son chef, assis derrière son bureau. Ce dernier se contenta de lever la tête et lui fit signe de prendre un siège. Antoine expliqua le motif de sa visite, il avait besoin d'argent, une augmentation de salaire était devenue pour lui indispensable.

Comme il s'y attendait, son chef parut étonné. Il prit un air supérieur et lui expliqua gentiment qu'une augmentation se méritait, qu'il fallait pour l'obtenir avoir atteint ses objectifs et que seul un entretien d'évaluation pourrait l'attester. Or, on était au mois d'octobre et les entretiens n'avaient lieu qu'en avril, l'année prochaine. Il faudrait donc patienter. C'est là qu'Antoine comprit qu'il devait se lancer, oublier toutes ses pudeurs, tous ses scrupules. Et faire le grand saut. Celui qui entamerait peut-être sa fierté ou affecterait son amour-propre mais qui pouvait lui sauver la vie. Ce paradoxe le fit sourire

intérieurement : sauter dans le vide pour sauver sa peau ! Quelle aberration et surtout quelle folie !

Devant le regard insistant de son chef, il se décida et passa aux aveux. Sa femme l'avait quitté depuis deux ans. Pour la retenir, il avait tout tenté. Il savait que pour rallumer sa flamme, il fallait la surprendre. Alors il lui avait offert une croisière en Méditerranée, sur un des plus beaux paquebots. Quelle somme il avait engagée alors ! Elle avait accepté de partir avec lui. Comme pour lui donner une dernière chance. Les premiers jours furent idylliques mais cela ne dura pas. Le voyage prit fin et elle le quitta définitivement. Antoine leva les yeux vers son chef et vit qu'il paraissait dubitatif. Il expliqua alors que pour ce voyage il s'était endetté et que les traites couraient encore...

Mais le silence de son chef l'obligea à franchir le cap qu'il redoutait, à faire cet ultime aveu, celui qu'il n'aurait jamais fait car il le concernait directement. Lui. Et touchait à quelque chose d'invouable. Mais il fallait que cet homme comprenne l'urgence de sa situation. Que, s'il ne l'aidait pas, il provoquerait sa chute, qu'il en serait responsable. Peut-être y avait-il au fond de cette âme de chef un peu de commisération, un peu d'empathie. C'est ce qui lui donna un sursaut de courage.

Alors, il raconta dans ses moindres détails le chantage qu'il subissait depuis des années. Il avait fait la connaissance une nuit d'un homme. Tous deux avaient bu, un peu trop ce soir-là et l'homme l'avait invité à boire un dernier verre chez lui. Il avait accepté mais l'homme était devenu violent, il l'avait menacé avec un couteau. En voulant se défendre, Antoine l'avait poussé du haut de la balustrade du balcon et l'homme était tombé. Son corps gisait en bas. Antoine n'avait eu que le temps de s'enfuir et il était rentré chez lui. Il avait vécu terré pendant quelque temps, épluchant les journaux mais l'enquête piétinait et le meurtrier demeurait introuvable. Il croyait pouvoir enfin goûter à la liberté lorsqu'un jour, il reçut une enveloppe dans laquelle se trouvaient des photos : on distinguait fort bien sa silhouette sur le balcon, il jetait l'homme par-dessus la balustrade. Dans l'enveloppe était joint un billet manuscrit qui lui demandait de verser une somme conséquente tous les mardis à l'adresse indiquée s'il ne voulait pas être dénoncé. Il s'exécuta. Et depuis deux ans, il payait. Parce qu'il n'avait pas d'autre choix.

Il regarda son chef espérant fébrilement un signe de compréhension ou d'intelligence. Son visage n'exprimait rien. Aucune stupeur, aucune compassion. Il déclara simplement : « Maintenant, nous sommes deux à connaître votre secret ! » et il lui demanda de sortir. Ce qu'il fit sans sourciller car il se sentait

vidé, abattu, désemparé. Condamné à vivre désormais et de façon certaine dans la crainte du lendemain.

Le soir, en rentrant chez lui, il regarda machinalement les résultats du loto et vit s'afficher sur l'écran les numéros gagnants. Il jeta un coup d'œil rapide à son bulletin de jeu. Il avait coché les mêmes numéros.